L'Abeille de la Nouvelle-Orléan
BUREAUX : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 23 OCTOBRE 1887.

M. Norbert Rillieux.

Au moment où il se fait une évolution dans la fabrication du sucre en Louisiane, il nous paraît juste et opportun de placer ici le nom d'un homme, distingué par le mérite, par le caractère, et qui, depuis plus d'un demi siècle, s'est occupé, en spécialité, en expert, de cette question d'une importance vitale pour notre Etat. Nous voulons parler de M. Norbert Rillieux.

M. Norbert Rillieux, nous sommes heureux de le rappeler, est louisianais. Il est né à la Nouvelle-Orléans en 1806. Avant que son propre talent eût mis sa personnalité en pleine lumière, son nom était déjà connu en cette ville. Son père, Vincent Rillieux y avait marqué par son esprit d'entreprise, à la période initiale de notre Etat, alors que le pays, comme au berceau, avait besoin de toutes ses forces créatrices, afin d'arriver plus vite au développement, à la prospérité que devaient lui faciliter sa position géographique, son sol prestigieux, ses mille et une ressource.

Après s'être montré citoyen excellent, après avoir fait largement son devoir de patriote durant la guerre de 1814-1815, M. Vincent Rillieux parvenu initiative, valut à la Nouvelle-Orléans deux véritables fondations. Il y établit la première presse à coton à vapeur, rue Poydras et non content de cette précieuse amélioration, il voulut la compléter en en payant les dépendances. A cette date lointaine, l'entreprise semblait téméraire, presque folle.

La routine, cette ennemie redoutable de la marche en avant, était là : beaucoup pensaient que la mobilité de notre terre rendait à peu près impossible l'exécution d'un tel travail, et que s'il s'achevait, la durée en serait courte. Vincent Rillieux n'avait pas à se faire ces objections qu'il jugeait intimiment plus intenable que ce sol dont on tentait de l'effrayer et il réalisa son idée. Vous savez si elle a fait chemin.

Tempérament pratique avant tout, il voulut donner à son fils aîné, Norbert, une éducation pratique, et prévoyant sans doute que ce siècle serait, en bonne partie, celui de la mécanique se substituant aux bras, il choisit pour ce fils la carrière d'ingénieur. Dans ce but il l'envoya dans la France, où les aptitudes se développèrent si vite chez M. Norbert Rillieux, qu'il fut rapidement des études sérieuses, qu'en 1830 c'est à dire à l'âge de 24 ans, il collaborait au *Temps*, l'un des journaux les plus autorisés de Paris, et y publiait des études techniques, qui le firent aussitôt sortir du rang, distinguer comme ingénieur de marque, dans la composition des machines à vapeur.

Cette publication, si justement remarquée fut comme un tremplin d'où le jeune ingénieur prit son élan. Elle fut bientôt suivie d'un nouveau succès et M. Norbert Rillieux fut peu de temps après chargé d'un cours de mécanique appliquée, à l'Ecole Centrale. Il y tint sa place avec un mérite qui s'affirma par la preuve vivante d'élèves hors de pair. Parmi ceux-là, la M. Calla chargé après lui de ce même cours et qui est large part dans le percement du tunnel du St-Gothard.

Après cette première phase de sa vie M. Norbert Rillieux songe à quitter la France. Non seulement les attaches de famille l'y appelaient, mais encore il voulait y inaugurer le premier produit de sa création, dont l'adoption, pensait-il, donnerait une immense et fructueuse impulsion à l'industrie sucrière : un appareil à effets multiples, triples et quadruples.

Il revint en effet à la Nouvelle-Orléans. Là il rencontra aussi l'ennemi auquel avait eu affaire son père : la routine, et ce fut après bien des luttes, où le sentiment de son droit conviction de savant, qu'il trouva un planteur, auquel il avait communiqué cette conviction. M. Th. Packwood. Cette *Palestine* eut le primeur de cet ingénieur appareil Rillieux qui, maintenant on peut le dire, a fait son tour du monde. Les résultats en furent immédiats et l'accroissement dans le rendement avait amené un persistant ingénieur de nombreuses commandes quand éclata la guerre de Sécession.

Celle-ci frappait de paralysie la grande industrie louisianaise, et M. Rillieux, ainsi arrêté en plein succès, regagna Paris où durant seize années, en nature active de travail et de recherches, se livra aux études archéologiques.

Pendant son trop court séjour en Louisiane, M. Robert Rillieux, avec la sureté de coup d'œil d'un homme qui a donné sa vie à l'étude, était arrivé à la conclusion que la Nouvelle-Orléans est providentiellement appelée à de radieuses destinées et que l'une des conditions d'accomplissement de celles-ci est dans le desséchement des terres basses qui environnent la métropole du Sud.

Avec une grande autorité, il exposa ses vues à ce sujet, mais cette fois il se heurta à des obstacles insurmontables, pour l'heure présente du moins. Il renonça donc à son projet, bien vaste sans doute, mais dont la réalisation s'imposera certainement un jour ou l'autre et nous vaudra des résultats incomparables sous un double rapport : hygiénique, pécuniaire.

Comme tous les vrais inventeurs, M. Norbert Rillieux a eu à ses trousses des plagiaires abondant à insuffisants par eux-mêmes, mais vivant de la substance des autres.

L'un de ceux-là, un Allemand, du nom d'Andreas, était, semble-t-il, parmi les plus de l'appareil rappelé plus haut, les avait calques et fort allègrement vendus à une maison de Magdebourg, qui, elle même, les repassait à l'usine Cail & Cie, de Paris. Seulement le plagiat était incomplet et le pseudo inventeur ne put donner que des détails incomplets sur la marche de l'appareil, dont le fonctionnement était absolument insuffisant.

L'acte de piraterie découvert l'inventeur véritable, M. Rillieux, vint à la rescousse, sur l'appel de M. Duveau, de Paris, aujourd'hui propriétaire du *Journal des fabricants de sucre* en France et se remit, sur pied son enfant, si maltraité par le Germain, qu'il ne marchait plus que fort péniblement.

La main du maître s'était aussitôt montrée, et M. Rillieux rendit à ses appareils leur fonctionnement normal, en y appliquant les principes rationnels de l'évaporation, jusque là méconnus.

Puis, l'ingénieur louisianais qui souvent avait peut-être été trop partiale et peut-être aussi comme d'affaires, a arma de brevets, prises en Europe, en Amérique, pour y modifier les appareils en usage. Il leur donna une augmentation d'évaporation de 30 à 100 0/0. Si bien qu'au moyen d'une modification peu coûteuse, un triple effet, n'ayant traité jusqu'alors que 2000 gallons par heure, en traita de 3000 à 4000. Et de pareils résultats les commandes d'appareils horizontaux ou verticaux.

Au milieu de ces multiples travaux, et comme mû par une pensée féconde pour son pays, auquel il songeait toujours, M. Norbert Rillieux s'est toujours préoccupé de l'industrie sucrière, toujours elle la sollicite.

Au cours de ces dernières années, il a doté cette industrie d'une invention hautement appréciée par tous les hommes spéciaux : chauffage à effets multiples des jus, qui permet une économie considérable de combustible dans la fabrication du sucre de betterave.

Quant au sucre de canne, l'appareil Rillieux s'a limante, comme combustible, de la seule bagasse, et de plus on obtient un rendement beaucoup plus important de sucre par la diffusion de cette bagasse.

L'espace dont nous disposons, ne nous permet qu'une très incomplète esquisse de la vie de notre éminent compatriote.

Il nous faudrait bien des colonnes du journal pour la suivre pas à pas. Elle a été consacrée à la poursuite des procédés pratiques, et depuis l'année 1825, où déjà à 19 ans, M. Rillieux en trouvait un pour la compression du gaz portatif, il ne s'est jamais relassé dans ses efforts sur cette voie, où l'éclairent son intelligence et ses profondes connaissances.

On accole fréquemment l'épithète de fou à l'inventeur ; M. Norbert Rillieux n'a pas échappé à ce baptême. Il ne s'en est guère ému, et il a eu raison. Seulement il est de la Louisiane, le sang est chaud en lui, et nous avons sous les yeux une brochure, où une note de sa main nous prouve que sa plume alerte, prompte à la riposte a dû souvent malmener ceux qui lui attribuaient ainsi un déséquilibrement mental.

La pondération est au contraire, un trait caractéristique de cette nature. Le voilà au delà de ses quatre-vingts ans, et physiquement, moralement il reste d'une rare vigueur. Il a encore l'esprit d'activité, toute la clarté d'esprit de la force de l'âge. Comme au temps des jeunes années, il est toujours en mouvement, en route, alors que le déplacement doit servir à la science, dont il garde le culte, pour laquelle et par laquelle il vit.

L'étonde lui est une sorte de transfusion de sang jeune et riche, et comme il sait que le progrès a bien des ennemis à trouver encore, il se réclame toujours de ces Colombs, entreprenant sans trêve des voyages aux découvertes. Ainsi que ceux là il est toujours sur le pont.

Ceux qui ont eu la bonne fortune de le rencontrer récemment en France, assurent qu'il y a en lui comme une indépuisable vitalité, le constatation d'un Chevreul, en effet, l'respirent bien, M. Norbert Rillieux trouvera, ainsi que le doyen des Etudiants de France, le moyen de vivre son siècle.

Nous avons tapé à rendre justice ici à l'Ami des nôtres, à un travailleur infatigable et de haute valeur, pourtant nous sentons combien cet imparfait ce croquis graphique. Pour le tracer il est fait la plume d'un écrivain, maître d'un tel sujet ; telle n'est point la nôtre.

Concert Sontag.

Le Concert vocal et instrumental au bénéfice de la veuve et des enfants de l'artiste tant regretté, George Sontag, aura lieu, dimanche prochain, au Grand Opera House. Tous ceux qui ont connu l'homme et l'artiste, voudront participer à cette bonne œuvre, dont l'initiative a été prise par M. Nippert et par les musiciens qui composaient l'orchestre Sontag, au West End. Les détails du programme ne sont pas encore tous arrêtés ; nous savons cependant qu'on y entendra l'Orphéon Français, Mlle Kate Bridewell, MM. Maugé, Rossi, Francis, Currant, Reine, Lowenthal, Becker.

Les billets—à 50 cents—se placent rapidement.

Théâtre St. Charles.

OUVERTURE.

Si vous n'avez pas eu la précaution d'arrêter votre place pour la représentation de ce soir, vous êtes un imprévoyant. Mais enfin peut être le mal se peut-il réparer dans une certaine mesure, en vous adressant tôt ce matin à M. Kittredge, le trésorier du St. Charles. Il est possible que quelques places lui restent encore sur son tableau de location ; soyez en sur pourtant, elles seront promptement enlevées.

La curiosité publique est fort excitée par les chevaux et mulets du professeur Bristol ; un habile et un patient, un éducateur surprenant, qui a obtenu de ses bêtes favorites les plus incroyables résultats. Si tout ce que la presse américaine a dit et redit, est exact ; si toutes les promesses faites sont tenues, il est incontestable que nous aurons, ce soir, un spectacle sans précédent dans son genre, pour notre population au moins.

Ici les exercices du cirque sont immensément dépassés ; c'est à l'intelligence de l'animal que tous les effets sont confiés et cette intelligence s'affirme d'une façon souvent stupéfiante. A ce point que vous verrez comme une pièce jouée par chevaux, ponies et mulets.

Les pensionnaires du Professeur Bristol occuperont l'affiche toute la semaine. L'ouverture du St-Charles sera certainement des plus brillantes.

ACADÉMIE DE MUSIQUE. — C'est aujourd'hui que commence l'engagement, pour une semaine, des comiques bien connus : MM. Harry et Fay, qui, on le sait, excellent dans la portraiture, la personnification des types irlandais.

Les deux artistes feront leur rentrée dans la comédie-vaudeville : *"Irish Aristocracy.* L'ouvrage restera sur l'affiche jusqu'à jeudi prochain ; à cette date aura lieu la reprise de *Mulcahey's Big Party.*

Dimanche prochain, première soirée de Mme Dion Boucicault, dans *Geraldine*, le drame de Bartley Campbell.

THÉATRE FRANÇAIS. — C'est aujourd'hui que se terminera l'engagement des Berland. La faveur invariable avec laquelle ils ont été reçus par un public, et cela malgré un temps déplorable, nous donne à penser qu'ils disent au revoir et non pas adieu à la scène de la rue d'Orléans. M. Faranta qui connaît ses intérêts et le goût du public, ne manquera pas de les engager, si l'occasion s'en présente encore plus tard.

En attendant, n'oublie pas tout que leurs représentations se terment aujourd'hui et que, pour cet adieu, ils paraîtront deux fois, en matinée, en soirée, et dans un programme plus varié, plus amusant que jamais.

—Nous apprenons que Mme Marguerite Samuel, éminente pianiste et professeur de piano, se propose d'ouvrir une classe de solfège. Nous n'avons pas besoin de dire quelle compétence elle y apportera.

Le solfège, cette étude absolument indispensable à celui qui prétend devenir un instrumentiste sérieux, est trop souvent négligé, très négligé, pour ne pas dire absolument mis de côté. Combien en trouvez-vous de ces virtuoses qui, quand ils n'ont pas le secours de l'instrument dont ils jouent, seraient complètement incapables de déchiffrer la page la plus simple ! Cette absence du solfège, si fréquente, est des plus regrettables.

Les prétendus artistes qui ne le connaissent pas, nous rappellent toujours les trop ambitieux, faisant audacieusement de la littérature, sans même avoir les plus simples notions de la grammaire, et pour qui l'orthographe même garde toujours des mystères insondables. Vous savez s'il en est de ceux-là !

—Nous avons reçu la visite de Mlle V. Janquet, retour de Belgique, où elle vient de passer quelques mois.

Mlle Janquet, qui s'est conquis ici une légitime réputation dans l'enseignement musical va reprendre immédiatement ses leçons de chant ; c'est à dire qu'avant peu l'artiste aura retrouvé sa clientèle, considérable, on le sait.

L. GRUNEWALD.—*Nic Orleans Farcoride*, valse brillante, par M. Emile Richard ; *Estrangod*, mélodie, de M. E. Baylor, paroles de M. E. K. Bexford, tels sont les titres des deux compositions que nous envoie M. L. Grunewald.

MUSIQUE.—Nous recevons de M. P. Werlein trois morceaux pour piano : *Marche triomphale du gouverneur Nicholls*, par Hubert Rolling ; Pot-pourri sur motifs des *Aventures d'une Nuit de St Sylvestre*, S. Smith et *Ambulance Galop*, par Mlle Mamie E. Power.

—On parle d'un retentissant procès :

"Oui, s'écrie quelqu'un, il faut savoir mépriser les lettres anonymes."

Champoiseau, sentencieusement :

"Cela dépend de qui elles viennent."

A propos des restes de Napoléon :

Lorsque la *Belle-Poule* mit à la voile, sous la conduite du prince de Joinville, pour aller chercher les cendres de l'empereur, le *Moniteur officiel* publia cette note :

"La *Belle-Poule* est partie ce matin poussée par un joli vent de S.-E."

On lecteur de la cour lut tout haut :

"La *Belle-Poule* est partie ce matin poussée par un joli vent de Son Excellence."

A l'écarté, un joueur vient de faire une faute.

Ses partieurs l'accablent de reproches.

—N'ayez pas peur, leur dit-il, je ne gagne que quand je fais des fautes.

—Alors, ajoute l'un des partieurs, vous devez jouir, au moins, d'une belle aisance !

A la caserne.

Le colonel appelle le capitaine de la troisième du second :

—Dites-moi, capitaine, combien avez-vous d'illettrés dans votre compagnie ?

—Pas un seul, mon colonel. Chacun d'eux écrit à sa payse au moins une fois la semaine !

Un provincial est allé déjeuner dans un grand restaurant.

—Seize francs se dit-il en sortant, ce n'est pas trop cher.

Le lendemain, on lui compte le même déjeuner dix-huit francs, et le surlendemain, vingt francs.

Il fait remarquer la chose au patron, qui lui répond, après avoir examiné la note :

—La dernière seule est bonne. Mais c'est moi qui souffrirai de l'erreur.

X..... est le type le plus accompli du paresseux. Sa position de fortune ne l'obligeant à aucun travail, il passe, volontiers, la moitié de ses journées au lit.

L'autre jour, un de ses amis auquel il avait donné rendez-vous, ne le voyant pas arriver, va le relancer chez lui et trouve notre homme encore couché. Il le secoue à tour de bras. L'autre finit par ouvrir les yeux.

—Tiens ! c'est toi ! murmura-t-il d'une voix dolente.

—Parbleu ! voilà un siècle que j'attends !

—Ah ! mon cher, le sommeil est une si douce chose ! Quelle heure est-il donc?

—Bientôt trois heures.

—Trois heures déjà ! C'ét étonnant ! Il me semble que je viens de me mettre au lit. Décidément je crois que je dors trop vite.

On lit le journal chez un pharmacien qui vend des pilules qu'il affirme devoir enlever, en quelques jours, le rhume le plus opiniâtre.

Quand le lecteur eut fini cette phrase :

"C'était curieux de voir, après la mobilisation, la foule des réservistes et des spectateurs envahir les gares et monter dans les véhicules de toute sorte et se disperser en tous sens."

Le potard l'interrompit et s'écria :

—Ex tonnant ! Diable ! Et je n'ai pas prévu ça ! Vite ! vite ! qu'on expédie à Toulouse tous nos paquets d'affiches.

—Pas du tout, mon ami, tu ne gagnerais rien à cela. Tu ne connais pas le public. Il ne lit pas les affiches.

—Mais, mon ami, mon ami,